

## Être poète dans un pays ravagé par la guerre

**L**a vie d'un poète hébreu en terre d'Israël ne commence pas ici. Nous naissons marqués d'une empreinte, grandissons avec cette empreinte, les cendres du passé étant attachées à nos talons. Nous l'appelons la cendre de l'Holocauste.

En effet, l'Holocauste est pour moi quelque chose de vivant et réel, bien que j'aie eu la chance de grandir avec tous mes grands-parents. Tout d'abord, en cela je sortais du lot : mes camarades de classe étaient des enfants de rescapés de l'Holocauste et n'avaient pas de grands-parents. De plus, je réside et grandis au sein de mon peuple, et l'identification s'inscrit jusqu'au plus profond de mon âme. J'ai étudié deux ans près de « Yad Vashem » et j'ai participé à la chorale de mon école « Hadachot Labékarim » pour y chanter « Des frères dans un bourg brûlé » en l'honneur des représentants des nations, et j'y ai même lu « Babi Yar » de Yevtouchenko, de ma voix émue, qui ébranlait, je l'espère, leur cœur préoccupé par d'autres sujets, et étouffait le mien, à chaque fois.

Je ne rentrerai pas dans les pensées douloureuses de l'enfance. Il suffit de dire que je me vois encore en train de contempler ma fille bébé, avec ses boucles, dormant comme un ange, et mon cœur s'aigrir en pensant que des enfants comme elle, ont été envoyés au crématoire sans même avoir été étouffés au gaz auparavant, afin d'économiser...économiser du gaz...

*Le volcan*

Le magma est au cœur de la terre  
Quel lien ai-je avec lui, est-il motivé et pourquoi  
Les failles qu'il ouvre aux sommets des montagnes  
Il projette avec toute sa splendeur destructrice et aliénante  
Les étincelles de feu et les torrents de flammes face auxquels qui  
pourrait résister  
Sur leur chemin, le cratère jaillit somptueux et invite mon cœur, à quoi  
Quel lien ai-je avec lui, il jaillit et monte des profondeurs de l'abîme  
Construisant des îles dans les mers et les failles de la terre  
Quel lien entre lui et mon âme, créée par le souffle de Dieu  
Quel lien entre lui et le Sinaï fumant, tout éclairs et flammes  
Un murmure si redoutable

Nous qui avons voulu être nouveaux et différents  
Qui avons tant voulu prendre un nouveau départ  
Nous avons enveloppé le tison qu'est notre cœur  
Comme un ver à soie

Mais les pieds qui marchent sur la fracture  
Syro-africaine, tels un sismographe, mesurent  
Chaud – froid – se réchauffe – se réchauffe – chaud  
Et le tison se réveille, commence à éclairer, à s'éveiller  
Se transforme en braises, brûlant de plus en plus fort

Alors que je saisis encore à pleines mains les mottes de terre humide  
J'y enfonce les graines de fleurs, j'implore la verdure  
Je prie pour la pluie, construis de petits univers  
Dans lesquels vivront les créatures du monde  
Je file des rêves en verre  
Qui explose en une majestueuse flamme  
Le magma coule, brûle, jaillit de moi  
Éclaire le monde pour un instant, des fleurs de  
Feu il fait fuser autour de moi pour un moment, puis m'obscurcit  
Et me laisse béante et assoiffée  
D'une soif sans réponse

Les neiges ne me recouvriront pas, les pluies  
Ne créeront pas en moi un lac azur, et je n'ai pas en moi de sable  
À partir duquel un artisan pourrait fabriquer des ustensiles réparables.

Mais la cendre n'est pas seulement sur mes talons. Elle constitue le manteau invisible qui m'enveloppe, et malgré cette carapace je m'efforce de me vêtir de beaux habits colorés, afin que les autres ne perçoivent pas les feux de l'Inquisition qui brûlent en moi. Mes ancêtres, qui furent expulsés d'Espagne, et leurs frères, qui furent faits prisonniers au Portugal, occupent ma vie et mes recherches, c'est-à-dire que je m'intéresse à la culture des descendants des victimes des persécutions des juifs d'Espagne et du Portugal, et à leurs colonies. Ils accompagnent même mes poèmes et mes rêves.

Il m'est difficile de vivre au sein d'une seule époque. Je glisse régulièrement d'une génération à une autre, tel est mon langage, et telle est ma vie, réellement. (Il y a peut-être en moi une sorte de folie mais un brin de folie convient à l'homme créateur, afin qu'il ne tombe pas dans l'aliénation aux normes de son prochain.) Mon univers est établi au sein des univers de nombreux hommes, dont des descendants de Marranes, et même de prêtres dont je garde les secrets. Ils prient pour moi et je prie pour eux.

Enfant, j'ai grandi dans une petite localité en Galilée dénommé Poria Ilit. Ainsi, lorsque nous avons immigré, venant de Suisse, en 1960, on avait encore la peur des « Fedayin », terroristes qui s'infiltraient du Jourdain et qui pouvaient se trouver n'importe où.

De nombreuses nuits, nous devions dormir dans l'abri, mais, après un certain temps, mes parents ont dit que les murs en béton de notre maison étaient suffisamment solides. Lorsque les missiles volaient au-dessus de nos têtes, nous apparaissions parfois dans une cachette pour satisfaire notre curiosité et voir d'où provenaient les missiles (de Syrie, bien entendu) et où ils s'abattaient.

Dans notre voisinage, dans la maison d'à côté, habite une famille de bédouins israéliens. J'ai grandi avec leurs filles, elles étaient mes bonnes amies. Je n'ai jamais grandi avec des frontières dans la tête, ni dans ma vie. Nous faisons tout ensemble. C'est pourquoi j'ai

toujours su que l'ennemi n'est pas quelque chose de global mais plutôt politique, ainsi il m'a toujours été aisé de me lier à des amis arabes. Ainsi je me suis toujours comportée, en étant attentive à mes amis arabes, à leurs souffrances, à leurs pensées, et à leur espoir en la paix. Je croyais en la paix et je l'espérais de tout mon cœur.

J'avais l'habitude de me promener dans le bosquet d'à côté, pour rêver, observer le merveilleux paysage qui se détachait de la montagne, et qui englobait, lors d'une journée claire, le lac Kinnereth, et face à lui, depuis le mont Hermon, le plateau du Golan, et la vallée du Jourdain avec ses nombreux Kibboutzim, presque jusqu'à Beth Shéane. Je suivais la floraison, qui commençait par les petits colchiques entrelacés, qui fleurissaient en automne, après la première pluie sur la terre, qui n'avait pas encore effacé l'ocre de l'été pour laisser place au rose parme discret. Après elles, il fallait attendre les véritables pluies. Alors arrivaient les coquelicots, qui poussaient dans nos collines apportant une profusion de couleurs ; nous avions aussi des boutons d'or et des anémones. De petits et beaux iris, azur et délicats, fleurissaient là-bas, ainsi que des tulipes sauvages, essentiellement près de la tombe de Dani. (Dani avait combattu pour la protection de la Poria d'origine, dont les légions arabes avaient fait fuir les habitants de leurs « maisons noires », de belles maisons de basalte par lesquelles la localité était née avant même la fondation de l'état en 1948.)

L'hiver était plutôt généreux pour les enfants. Nous mangions des tiges d'oxalis, les « Houbizot » (nom arabe), plante qui ressemble à des miches de « pain ». (À Jérusalem, pendant la période de siège durant la guerre d'indépendance, c'était une source d'alimentation importante.) Nous mangions également les feuilles de « Sinaria », plante de la famille de l'artichaut. Fatma, Kamla, Nadja et Nadjakh, mes voisines musulmanes se joignaient elles aussi à nous. Leurs familles avaient récupéré les maisons noires, maintenant abandonnées, pour servir de refuge à leurs troupes.

À l'approche du printemps, commençaient à fleurir des petits œillets azur que j'aimais tant. J'avais les yeux bruns foncés, contrairement à mes frères qui les avaient bleus. Ces petites fleurs

poussaient essentiellement sous l'arbuste épineux d'anémones, qui, en été, produisait un fruit au goût sucré singulier, que nous, les enfants, avions l'habitude de manger. Mais la fleur apparaissait au printemps, et en attendant que les baies mûrissent, elle fanait et disparaissait. Les arbustes de moutarde et d'asphodèle fleurissaient aussi, tout comme l'aneth et toutes sortes de plantes aromatiques. Les champs diffusaient des senteurs exaltantes.

Il m'arrivait de capturer des serpents venimeux et de les apporter vivants au professeur de sciences naturelles de notre école au Kibboutz. S'il n'avait pas de place pour eux dans la classe, il mettait pour hiberner, dans son réfrigérateur et les rapportait alors lorsqu'il avait trouvé le matériel adéquat.

### *Petite fille*

La petite fille aux yeux mouchetés  
Patauge dans l'eau  
Elle ne comprend pas l'enfance,  
Soupire après la solitude  
Elle voit tout en double  
Elle part à la découverte d'elle-même  
Elle ne sait pas ce que signifient  
Les taches, ou les petites pièces  
Noires à l'extérieur et blanches  
À l'intérieur. Plongée dans des pensées  
Qui ne préoccupent pas les enfants  
Elle vit dans son univers  
Demande des anémones et des œillets  
Cherche des jububiers et des fleurs  
Bleuets qu'elle voulait tant  
Avoir aussi. Elle trouve des arbustes  
Elle trouve des puits, forme des cercles  
Sur la terre fissurée. Elle apporte des serpents au maître de sciences  
Ne perçoit pas dans ses douleurs, une alarme  
Et n'a pas la moindre idée  
De ce qu'elle fait venir sur elle.

Dans ce bosquet, je lisais des livres et les « avalais », au point qu'il ne restât plus, dans les bibliothèques qui m'étaient accessibles, de livres que je n'aie point lus. Je m'imaginai, montrant à nos ancêtres bibliques ressuscités, le monde moderne, leur expliquant tout. Quelquefois, je parlais avec eux en araméen, – langue que j'avais apprise par moi-même dans mon jeune âge –, puisqu'ils venaient des terres d'orient. C'est également dans ce bosquet que j'ai composé mes premiers poèmes, et que j'ai compris que j'étais une poétesse. J'ai tout simplement su que j'étais une poétesse, et de même que ma sœur dessine avec des couleurs, moi, je dessine avec des mots. Toutes les protestations et les moqueries de mes parents furent vaines. Les poèmes continuaient d'affluer, et moi, je le savais : j'étais une poétesse. Ma famille ne m'a pas encouragée. Mon père se moquait de moi, tout comme mes frères et sœurs. Mais, ma grand-mère prit certains de mes poèmes pour son ami, dont j'ai appris, en devenant adulte, qu'il était un grand écrivain et qu'il s'était même intéressé à moi. Cependant, mes parents ne l'avaient pas laissé entrer en contact avec moi. Lorsque j'appris cela, j'en fus très contrariée sur l'instant, mais finalement, il semble que les choses se soient déroulées comme il le fallait. Je suis contente de n'être sortie dans le monde qu'une fois mûre, et non en tant qu'enfant précoce. Je suis aussi très heureuse d'être reconnue comme poétesse par mon seul mérite, chose que, jamais, je ne regretterai.

Je me souviens qu'une fois, lors de l'excursion annuelle de la classe, nous étions arrivés à la frontière nord, près du Liban. J'ai vu deux femmes arabes faisant la lessive près d'un petit et joli lac, et tout naturellement je me suis détournée et je suis allée vers elles. Je me suis installée avec elles et de loin, j'ai entendu les garçons et les filles de ma classe, crier mon nom. Après un certain temps, les femmes m'ont souri et m'ont fait signe que le moment était venu de retourner avec mes amis. Je les ai saluées et, sans grand enthousiasme je pris le chemin du retour. À mon arrivée, tout le monde me cria avec hystérie que j'avais franchi la frontière, que j'étais allée au Liban, que j'avais traversé un champ de mines... moi, j'y étais allé naïvement. C'était en 1965.

En été, nous nous baignions chaque jour dans le Kinnereth, à la plage de l'ancienne Kinnereth. Il y avait là-bas un radeau duquel on sautait vers les eaux profondes ; nous regardions avec convoitise la capture des huîtres que les membres de la famille Vinter, famille chrétienne, mangeait ensuite. On naviguait avec des amis dans des kayaks, et là-bas je me sentais vraiment bien. Mais les vendredis, papa aimait se retirer et nager à la plage Ein-Guev, sur le littoral Est du Kinnereth, qui était plus sablonneux. À cette époque, le plateau du Golan appartenait à la Syrie. Souvent, quand on arrivait, les soldats syriens décidaient de faire un entraînement et ils commençaient à tirer sur nous. Immédiatement, papa nous ordonnait de nous coucher. Ainsi nous nous allongions, les tirs recherchaient nos petits corps, dont le seul refuge était le coin non escarpé situé entre la route et la plage. Après un moment, les Syriens se lassaient, et nous, nous courions vers la voiture et rentrions rapidement à la maison.

En 1967, nous sommes allés habiter à Jérusalem car mon père avait alors été promu à l'hôpital Hadassa.

Le souvenir le plus puissant qui me reste de la guerre des six jours est la tension. La discussion avec mon amie sur le chemin de l'école vers la maison s'était prolongée, et en arrivant chez moi je trouvais un grand énervement dû à la tension palpable qui régnait ; papa avait été appelé à retourner dans le nord, à l'hôpital « Poria » alors qu'à Jérusalem, les combats avaient déjà commencé, et moi, je n'en savais rien. La guerre qui nous assaillait de toute part engendrait une grande pression au sein des adultes. Je me souviens que mes parents avaient reçu un message de l'ambassade suisse les informant de la possibilité de nous envoyer, nous les enfants, en Suisse, de suite. Mes parents avaient beaucoup hésité mais avaient finalement décidé de remettre le sort des membres de leur famille au sein de celui de tout le peuple. J'ai du mal à imaginer ce que j'aurais fait à leur place.

Après la guerre, je suis allée voir le mur Occidental. J'avais un sentiment national, vraiment. Avant la chute de Jérusalem durant la guerre d'indépendance, mon grand oncle résidait tout près du mur Occidental, dans le « quartier des maghrébins », mais celui-ci avait

déjà été détruit tout entier avant mon arrivée. Au lieu de trouver un mur imposant, à proximité des habitations, comme je l'imaginai d'après les nombreuses images que j'avais vues, j'ai trouvé une immense esplanade, au bout de laquelle s'élevait un mur lointain. Où est la magie ? Je me suis approchée à petits pas, espérant qu'un miracle se produise en moi. Pas à pas, je scrutais les pierres, les colombes dans le mur, les buissons de câprier, les bouts de papier contenant les requêtes et insérées dans les fentes du mur, les femmes qui pleurent à droite, et les hommes à gauche. Les choses n'étaient pas ainsi dans les représentations des temps anciens, et mon cœur n'a pas bougé et ne s'est pas ému. Quand enfin ma main toucha le mur, alors que j'avais douze ans, j'ai éclaté en sanglots de colère et de frustration, comme si j'avais été dupée durant toutes ces années. Une vieille dame, qui semblait venir de Méa Chéarim, me toucha et dit « Maidele, il faut venir au mur Occidental quatre-vingts fois avant que lui, ne vienne vers toi ». Ainsi il en était, effectivement. Avec patience et persévérance, je me suis liée aux pierres de ce mur extérieur que d'innombrables prières, supplications, larmes et sueur d'hommes juifs ou d'autres confessions, imprègnent.

À Jérusalem je n'avais pas mon bosquet. J'avais un petit jardin de pins non loin de chez moi où se tenaient également des amandiers, mais je n'avais pas de réel espace privé. L'école était grande, contrairement à celle du Kibboutz dans le nord, et j'écrivais mes poèmes sous une pression plus importante. L'Holocauste était plus présent, bien sûr à cause des manifestations à « Yad Vashem » et des enseignants rescapés. Ma nostalgie de l'eau s'y exprimait aussi. Durant toute ma vie j'ai été proche de l'eau jusqu'à que nous allions habiter à Jérusalem. Depuis lors, j'ai commencé à aimer l'atmosphère particulière de cette ville, et cela s'est exprimé dans des poèmes, qui, comme tous les poèmes de mon enfance, n'existent déjà plus.

Nous sommes retournés en Galilée. Le lycée a représenté pour moi une période de longues vacances, puisque les enseignants n'arrivaient pas à me soumettre et je n'avais qu'à passer les examens. De nouveau je lisais des livres à n'en plus finir, je nageais, je passais les examens et j'écrivais.

Un jour, mon bosquet se remplit de soldats (en octobre 1973) et tous mes amis partirent au combat. Tous mes rêves d'enfant se sont transformés en une atmosphère pesante de crainte pour l'existence. C'était après le jour de Kippour durant lequel s'étaient soudainement vidées les synagogues et où les cœurs stupéfiés avaient défailli. Notre maison s'était alors transformée en un café. Soldats et commandants entraient et sortaient, buvaient, mangeaient et il semblait que le ciel leur était tombé sur la tête. Il arrivait que certains, venus le matin prendre un café, ne reviennent pas le soir. Pour nous, les choses étaient concrètes : des hommes avec des noms, des hommes avec qui nous nous étions déjà liés, dont nous avions déjà vu les photos de leurs proches avec qui ils avaient conversé à partir de notre téléphone.

Naomi Chémèr, qui a écrit des poèmes exprimant toujours vraiment les sentiments du peuple, qui a écrit « Jérusalem d'or » et encore d'autres nombreux poèmes, qui a aussi grandi sur les bords du Kinnereth, a composé, durant cette guerre, un poème dont je relèverais une strophe entière que je rapporte ici :

Si le messager est à la porte/ place un bon mot dans sa bouche / pourvu que tout ce que l'on demande se réalise / Et si ton âme demande à mourir qu'elle s'envole et trépasse/ si c'était tout ce qu'on demande.

Cette strophe, qui est devenue célèbre dès que le poème a été publié, a tout de suite disparu, mais elle reflétait fidèlement le sentiment coupable et morbide qui régnait au-dessus du peuple juif, dans sa terre, au moment de la guerre de Kippour. Nous ne savions pas si nous survivrions, et beaucoup de peuples, je le sais, espéraient en silence que non. Le messager qui apparaît dans le poème est le représentant de l'armée, et ses nouvelles, sont de mauvaises nouvelles.

J'ai reçu de nombreuses lettres provenant d'hommes qui étaient au front, me faisant savoir que dès qu'ils reviendraient, ils m'épouserait ; des hommes dont je n'avais même pas idée qu'ils ressentiraient quelque chose pour moi, et peut-être même qu'ils ne ressentiraient rien avant la guerre. Telle est la force de la terreur.

J'étais plus jeune de deux ans que ceux de ma promotion, mais nous avons tous fait du volontariat. Moi, dans des hôpitaux. J'ai vu des vivants et des morts. J'ai vu des choses effroyables arriver à des gens que je connaissais. J'ai vu la cruauté gratuite. Des choses qui ne quittent jamais la mémoire et les cauchemars. Je crains qu'il n'existe pas de créature plus terrible et effrayante que la race humaine, et je sais qu'il n'y a pas parmi nous de soldat israélien qui soit porteur d'un brin de mal ressemblant à celui auquel ils se sont heurtés, sur le front syrien. Après tous ces événements, je ne pus manger de viande ni voir un aliment rouge sur ma table pendant très longtemps.

Durant la guerre de Kippour, les soldats étaient ceux de ma promotion. Il m'est très difficile de me replonger dans ces souvenirs. Il m'est pénible de penser à ces gens, au vide créé par le non retour d'hommes que je connaissais et ne connaissais pas, aux deux avions de combat qui sont soudainement tombés près de nous et qui, en quelques heures, ont disparu comme s'ils n'avaient jamais existé, au pilote qui vit aujourd'hui dans le Chouk du Carmel, sans domicile fixe, traumatisé par la guerre, les marchands lui donnant vingt shekel ici et là pour qu'il mange, à ces corps coupés en morceaux et mêlés par cruauté gratuite.

Il m'est douloureux de me souvenir de l'hôpital Hadassa, du service des blessés par les bombes au napalm, qui étaient si brûlés que leur corps était dépourvu de peau, qui hurlaient de douleur, l'un gelé suppliant qu'on lui ferme la fenêtre, et l'autre étouffant suppliant qu'on l'ouvre, et au milieu de ses souffrances, dont même être témoin était presque insupportable, ils s'efforçaient de se considérer l'un l'autre, et ils hurlaient une chose et son contraire, hurlements qui hantent encore mes cauchemars. Nous, les volontaires, sortions dans le couloir pour fumer, pleurer, et retournions. Leur refaire les pansements était une souffrance. Toute aide était un supplice. Des années plus tard, l'un d'eux est devenu, pour quelque temps, mon voisin, et j'ai toujours espéré qu'il ne se souvienne pas de moi puisque je l'avais vu dans son état le plus dépouillé, et j'étais gênée pour lui. Mais il a construit une vie à partir de cet enfer. S'il se souvenait, il n'a rien dit, et bien entendu, je n'ai rien dit non plus.

Dans les hôpitaux où j'ai continué à me porter volontaire même après la guerre, il y avait beaucoup d'étudiants arabes, et nous étions tous amis. Nous mangions ensemble, bavardions, et apprenions beaucoup les uns sur les autres. À cette époque, j'habitais déjà à Jérusalem. Ils étaient étudiants à l'université hébraïque et aimaient travailler les fins de semaines à l'hôpital, du fait du très bon salaire, puisque les juifs ne travaillaient pas Chabbat.

À cette époque devaient se dérouler les élections, j'ai donc demandé à quelques amis arabes pour qui ils voteraient. Bégin se plaçait en tête et beaucoup disaient qu'ils voteraient pour lui. J'étais surprise mais ils m'ont expliqué que tant qu'ils étaient sous le gouvernement jordanien, ils étaient des pauvres misérables sans avenir, et maintenant les voici étudiant dans une université de renom, se construisant un avenir, et ils voulaient que les choses demeurent ainsi. C'était alors l'esprit du temps. Par nature, les hommes cherchent à s'épanouir et à prospérer. L'État dans lequel ils vivent en est le moyen privilégié.

Malgré cela, de nombreuses choses restaient à corriger, des sortes d'iniquités que le monde qui se qualifie de « précurseur » commet toujours. Le meilleur de mes souvenirs était l'école *Kfar batémanim* (« village des yéménites ») comme on l'appelait, mais son nom était *Poria kfar avoda* (*Poria*, « village de travail »). J'y ai étudié durant une année. Les toilettes de l'école étaient un habitacle avec un trou, mon amie, Mikhal, est une fois tombée dedans, et en fut miraculeusement sauvée. Même dans la plus proche localité située de l'autre côté, où ils avaient amené des immigrants d'Afrique du nord, les hommes ont vécu pendant des années sans routes, sans toilettes dans la maison, et avec des promesses à l'occasion de chaque élection. Ces choses là ont été le sujet de comédies dans de vieux films, mais la réparation avait déjà été réalisée.

Il est superflu de souligner que nos citoyens arabes ne profitaient pas d'une meilleure égalité que les juifs venant d'Afrique du nord. Mes amies arabes s'étaient heurtées à des difficultés au début, lorsqu'elles avaient voulu s'inscrire à l'école de Yavnel. Mon père, je le sus seulement après des années, avait dû menacer le directeur de

l'école que s'il ne mettait pas en application la loi exigeant l'égalité, mon père ferait en sorte de divulguer la chose, et que lui, perdrait son honneur et son bras droit.

J'ai grandi avec les filles. Elles étaient mes voisines et amies. Il n'y avait rien d'étrange à cela. C'est tout. Les habitants de Tibériade pendant les années précédant la guerre d'Indépendance – guerre qui nous est tombée dessus après la décision des Nations Unies de diviser la Palestine et d'en donner une partie aux juifs – parlaient arabe et yiddish. Cela signifie que les juifs et les arabes parlaient tous arabe et yiddish pour pouvoir coexister. La plupart des attaquants qui nous ont assaillis, venaient d'Irak et ont soulevé nos voisins contre nous, c'est en tout cas ainsi qu'apparaissaient les choses. Mais, de nos jours, l'éducation du Hamas est à l'hostilité, et il est difficile de savoir quand nous pourrions changer cela.

Lorsque la guerre du Golfe a éclaté, nous vivions aux États-Unis. Mais nous étions proches de la date d'anniversaire de ma grand-mère. Evidemment, la tension ne constituait pas un motif de report de mon voyage en Israël pour lui rendre visite à l'occasion de son anniversaire, comme je le lui avais promis. J'ai emprunté le vol de la TWA. À New York, la société avait changé les vols, et en avait assemblé plusieurs, de sorte que nous, les voyageurs, avons perdu nos places réservées et avons été contraints de nous organiser à nouveau. Près de moi, était assise une femme arabe qui, de toute évidence, ne comprenait pas du tout l'anglais, et elle était installée, impuissante, ne répondant pas aux appels. Je l'ai prise avec moi, lui ai expliqué quoi faire, et nous lui avons arrangé un billet d'avion. Je lui ai demandé d'où elle venait, et elle répondit, gênée, qu'elle était de Daliat El-Carmel, localité Druse du Carmel, et que ses fils servaient dans l'armée israélienne. Mais elle tenait dans ses mains, des « laissez-passer » de sorte qu'il m'a semblé qu'elle avait honte ou peur de me dire qu'elle était de Yehouda ou de Chomron, ou bien, elle faisait partie des Druses du plateau du Golan qui ont choisi de ne pas avoir de passeport israélien, puisque les habitants de Daliat El-Carmel sont, normalement détenteurs d'un passeport israélien.

Lorsque nous sommes montés dans l'avion, elle s'installa avec

joie à mes côtés, mais un peu plus tard, elle fut contrainte d'aller à la place indiquée sur son billet, une rangée derrière moi. Derrière elle, de jeunes arabes se moquaient d'elle à propos de son amitié avec moi, mais ils n'avaient pas été là pour l'aider à embarquer.

Alors que nous approchions de Paris, on nous annonça que l'avion ne continuerait pas vers Israël comme prévu, mais resterait à Paris pour une nuit, et que les détenteurs d'un passeport français ou américain auraient droit à une chambre d'hôtel, et tous les autres resteraient dans la salle d'attente. J'avais un passeport adapté mais la colère éclata en moi. Je me suis levée et j'ai dit au responsable que j'organiserais une manifestation s'il ne se souciait pas de tout le monde. Le message suivant incluait tous les détenteurs de passeports européens. Je me suis levée à nouveau et je lui ai dit que même les gens sans aucun passeport devraient recevoir un lit puisque personne ne doit subir la frilosité des membres de l'équipage, et alors je me tournai vers les quelques arabes sans passeport pour commencer à agiter les foules. En fin de compte, tous les passagers de l'avion dormirent à l'hôtel Ibis, près de l'aéroport. Chacun eut un repas, et tout rentra dans l'ordre. Quand nous nous sommes assis pour manger, se sont installés ensemble des hommes d'univers distincts, qui, jamais, ne se seraient rencontrés, ni n'auraient discuté. Des conversations animées ont jailli à propos de sujets saisissants.

Au début, nous avons parlé des femmes dans la religion. D'un côté il y avait des femmes arabes, et de l'autre, des femmes juives orthodoxes. Moi, j'ai parlé de mes expériences personnelles, de mes besoins, de la solitude que j'avais parfois ressentie, de mes solutions. J'ai parlé de mes amies bédouines, de celles qui sont orthodoxes, de l'expérience de la lecture cantilée du livre des Lamentations au mur Occidental avec les neumes bibliques, entourée de femmes orthodoxes très contentes de cette lecture, alors que des jeunes filles me lançaient des pierres. Des hommes s'approchaient, la table s'élargissait, les hommes exprimaient leurs sentiments avec respect, et d'autres sujets ont ensuite émergé. C'était une nuit pleine d'effervescence à Paris, veille de la guerre du Golfe. D'un côté, les jeunes hommes qui, cette fois-ci se sont bien comportés, vont se

réjouir des toits de leurs maisons en voyant les « scuds » voler au-dessus de leurs têtes vers le centre d'Israël... ils ne se souviendront pas de l'israélienne qui a lutté pour un oreiller sous leurs têtes, et ils sont trop jeunes pour se rappeler combien leur vie était plus dure sous l'autorité jordanienne. J'aurais voulu dire à ces enfants que nous avons le même sang, que l'impression de notre ADN n'est pas différente, et que toute cette hostilité est tellement inutile. Mais cette adrénaline de la jeunesse n'a pas d'oreilles.

La première chose que chacun reçut en arrivant en Israël était un dispositif de protection contre toute attaque de gaz. On invita chacun à essayer un masque et on lui expliqua comment se servir de l'injecteur et du reste.

Ma sœur aînée m'attendait à la sortie de l'aéroport. Elle était tendue comme un ressort. Les enfants n'étaient pas allés à l'école, bien que les mamans soient allées au travail. Elle ne pouvait pas savoir quand un missile tomberait, et était très effrayée d'avoir abandonné ses enfants même pour un court moment. La guerre du Golfe était la guerre de l'entêtement. La guerre des mamans, des enfants, des vieillards, des rescapés de l'Holocauste et d'autres destructions.

Les gens qui étaient habitués à descendre aux abris ont dû, tout d'un coup, calfeutrer des chambres dans leurs appartements. Le gaz est puissant, c'est pourquoi les abris ne sont pas une bonne idée, leur a-t-on dit. Mettez du scotch sur les fenêtres d'une pièce, calfeutrez-la aussi bien que vous le pouvez, préparez un torchon pour boucher le bas de la porte. S'il y a une chambre intérieure, c'est encore mieux. Des années plus tard, nous avons appris que tout ceci était « un leurre » qui n'aurait servi à rien si le gaz avait vraiment été nuisible. Les hôpitaux étaient prêts, et mes amis médecins qui en savaient plus étaient empreints d'une frayeur redoublée.

Les gens, quant à eux, se serraient sous la charpente en béton de la nouvelle gare centrale de Tel-Aviv dont ils n'avaient pas encore fini la construction. Elle était faite en béton, et là-bas les gens se sentaient plus en sécurité.

J'ai continué vers le nord, pour voir ma grand-mère suisse, à

L'occasion de son quatre-vingtième anniversaire, qui était installée à Haïfa avec son masque à gaz, avec mes parents et leur masque à gaz. Je n'ai appris que quelques années plus tard que ma grand-mère était allée rejoindre mon grand-père soldat, lors de la Seconde Guerre mondiale, – alors que se cachaient chez elle à Lucerne un bon nombre de réfugiés juifs –, pour lui demander ce qu'ils devaient faire si les Allemands envahissaient la Suisse. « Ah », avait dit l'associé de grand-père Alfred à l'armée, « Ne vous inquiétez pas, Monsieur Meyer, je vous donnerai ma maison municipale ». Pourquoi entendons-nous ces histoires seulement par hasard, des années après la mort de ces hommes qui nous sont chers ? Les voici enterrés au bord du Kinnereth, près des grands de la génération, et je n'en savais rien. Je pensais qu'ils avaient survécu à l'Holocauste dans la tranquillité. Tout est bien sûr relatif.

À la maison, aux États-Unis, les membres de ma famille ont acheté une télévision, – chose qui était dans la catégorie de ce qui ne rentrerait pas chez nous –, à cause de leur inquiétude pour nous, et alors j'ai recommencé à fumer, de manière automatique, comme je le faisais lors de la guerre précédente, lorsque j'étais une jeune fille, la guerre de Kippour. Je me suis battue pendant des années pour me défaire à nouveau de cette habitude. Lorsque je suis rentrée aux États-Unis, j'ai pensé que l'idée qu'« on me voie à la télévision » avait quelque chose d'amusant. (Je n'essaye pas d'endurcir mon cœur de leur inquiétude mais j'ai préféré sortir cet engin de la maison.)

À la seconde guerre du Golfe, nous étions déjà tous en Israël. Le poème ironique ci-joint a, en fait, été composé en anglais, puisqu'il avait été écrit pour mon fils qui me parle dans cette langue, et immédiatement je l'ai traduit en hébreu. Il a été publié dans les deux langues, et est même devenu une source qui fait apparaître ma voix aux États-Unis.

### *Bientôt*

Bientôt

Mon enfant

Nous allons de nouveau calfeutrer les fenêtres

Bien bien  
Nous nous traînerons dans de longues queues  
Pour renouveler notre trousseau de protection  
Nous serons renvoyés les mains vides  
Pour retourner  
Le lendemain  
Encore un peu  
Je resterai éveillée, pendant les nuits  
Attendant les sirènes d'alarme  
Regardant des émissions étrangères  
Attendant, des suivantes, une allusion  
Encore un peu  
Nous ferons des poses pour la photo  
Dans les masques  
Je te demanderai de t'envelopper  
De mon manteau en nylon  
Tu feras semblant de ne pas vouloir  
Mais tu finiras par le revêtir  
Au lieu d'aller à l'école  
Tu m'accompagneras au travail  
Encore un peu  
Nous commencerons à raconter de nouveau les mêmes blagues  
Essayant de neutraliser la crainte  
Qui monte en volutes dans l'espace de la pièce calfeutrée  
Comme un gaz toxique

Une des années, mon mari a dû s'absenter de la maison vraiment jusqu'à la veille du *Séder*. Une telle chose ne se produit quasiment jamais, mais une fête avait lieu en France en l'honneur de son collègue qui nous était très cher, et il était impossible qu'il ne réponde pas présent. Ainsi je suis restée seule, non seulement avec la charge des préparatifs de Pâques, mais également pour mon anniversaire, qui tombe la veille de Pâques, moment aussi très émouvant pour moi. Le Chabbat qui précédait la fête, j'ai demeuré dans la maison de ma sœur, Sari, qui habite le village de Karné Chomron. Elle et sa famille passaient la fête chaque année, avec son beau-père, rescapé

de l'Holocauste, et toute sa famille, dans un hôtel. J'ai pensé que nous pourrions, peut-être, nous joindre à eux. J'ai pris de chez elle le nom de l'hôtel à Netanya (Park Hotel) et j'ai téléphoné, mais ils étaient complets.

Pendant la fête, des nouvelles ont commencé à se répandre à la synagogue au sujet d'un hôtel de Netanya où il y avait eu un attentat effroyable. Le nom de l'hôtel sonnait à mes oreilles comme celui où résidaient ma sœur et sa famille. Étant pratiquants, nous ne pouvions pas utiliser le téléphone, j'étais assise toute la fête, tendue et inquiète, essayant de me convaincre que de toute façon, je n'avais pas une bonne mémoire des noms, et qu'apparemment je faisais une confusion avec le nom de l'hôtel. Dès la fin de la fête, j'ai essayé de joindre ma sœur, son mari, ses enfants ; personne ne répondit. J'étais folle d'inquiétude. Je n'osais pas téléphoner à mes parents. Finalement, j'ai eu l'idée de contacter ma grande sœur qui ne respecte pas Chabbat. Elle répondit et me dit qu'il s'agissait bien de leur hôtel, mais qu'ils étaient en vie. Je me suis effondrée sur le lit et j'ai pleuré pendant un long moment.

Petit à petit et pièces par pièces, s'est reconstituée l'image de ce que ma sœur et sa famille avaient enduré cette terrible nuit, durant laquelle, par une immense chance, « on » m'avait empêchée d'être dans cet hôtel. Le grand-père avait demandé de faire le *Séder* dans la grande salle, avec tout le monde, étant donné la famille relativement petite. Mais mon beau-frère s'était entêté pour qu'ils s'installent dans une salle distincte, et fassent leur *Séder* silencieux, malgré les demandes persistantes de son père. Lorsque le terroriste fit effraction dans la salle et tua tant de personnes, ma sœur et sa famille étaient dans une pièce à l'étage au-dessus et ont tout entendu. Mon beau-frère, qui était lieutenant-colonel de Tsahal, envoya immédiatement dans la chambre, son père, son épouse, sa fille avec « la petite », et descendit avec les hommes, sans amener son jeune fils de treize ans. Ils étaient les premiers à venir apporter de l'aide dans ce bain de sang. Je n'ai jamais demandé, et je n'ai pas voulu imaginer ce qu'il y avait là-bas. Le peu que m'a raconté ma sœur de ce qu'elle avait entendu allait au-delà de ce que l'écriture peut supporter. Ma

sœur s'occupe aujourd'hui de venir en aide aux familles victimes de traumatisme après la perte, lors du démantèlement du Goush Katif, de leurs maisons et de tous leurs biens. Encore aujourd'hui, il y a des sujets à ne pas évoquer avec elle car ils lui rappelleraient trop ces événements.

Pour pouvoir relater ces événements, j'ai demandé à mon beau-frère qu'il m'en dise plus sur le sujet, d'ailleurs, il n'en avait jamais parlé à personne.

Ainsi, voilà son histoire : depuis qu'il avait perdu son père, – rescapé de l'Holocauste –, et sa femme, et qu'il s'était remarié, il avait l'habitude d'inviter toute la famille au Park Hôtel pour le *Séder*, afin d'alléger le travail de sa seconde épouse. Toute la famille se réunissait là-bas, et bien entendu, le personnel de l'hôtel lui portait une grande estime et lui proposait toujours de s'installer en tête de table dans la salle principale. Mais mon beau-frère refusait et voulait un *Séder* privé. Cette année-là, le sujet revint à l'ordre du jour d'autant que la sœur de mon beau-frère ne venait pas, et qu'ainsi le groupe était plus restreint qu'à l'habitude. Mais mon beau-frère a mis son veto. Un *Séder* intime avec ma famille et non public, telle était sa volonté, pour la chance de tous.

La veille de la fête, il alla se reposer, et tout le monde partit à la grande synagogue où mon beau-frère rencontra un ami de l'armée ; il s'en réjouit beaucoup et ils partagèrent expériences et souvenirs. Lorsqu'ils rentrèrent à l'hôtel, tout était lumineux et étincelant. Mon beau-frère remarqua qu'en cette période de troubles, aucun garde ne surveillait l'entrée de l'hôtel. La salle à manger se trouvait au premier étage, toute resplendissante, comme dit, mais la famille monta encore un étage vers la pièce qui leur était réservée pour le *Séder*. Ils s'attardèrent un peu, attendant le *Maror*, et alors, pendant que son père était debout, le verre de *Kiddouch* à la main, il y eut un bruit terrifiant : de ses jours, il n'avait jamais entendu un tel fracas. Ni durant les guerres qu'il avait vécues, ni dans les entraînements, jamais. C'était un bruit d'un autre monde. Il s'est imaginé qu'une voiture pétaradante se trouvait dehors. Après un instant, il ajouta : peut-être préférerait-il penser ainsi. Immédiatement après, de terribles

cris se firent entendre, ainsi que des gémissements, et de la fumée apparut. Son grand fils était alors en formation d'officiers, et était le plus efficace de tous, bien qu'il ait lui-même servi à l'armée de nombreuses années. Le fils ordonna à tout le monde de se coucher immédiatement sous la table. Cette image de son père et sa femme allongés sous la table est encore ancrée dans sa mémoire.

Étant fils de rescapés de l'Holocauste, il se sentait, en réalité, responsable de ses parents, m'a-t-il expliqué. Il ne fallait, d'aucune manière, les attrister. En tant qu'enfant, il ne devait les impliquer dans aucune difficulté. Ils avaient suffisamment souffert, et il fallait toujours les réjouir. De toute façon, l'aîné courait en bas pendant que la réceptionniste montait et annonçait qu'il y avait eu un attentat.

Il n'a aucun souvenir du temps qui s'était écoulé. Tout fut déchiqueté en un clin d'œil. Le fils revint et ordonna à son père de renvoyer les femmes, les vieillards et les petits, dans leurs chambres. Mon beau-frère, ses deux grands fils, et son gendre qui avait un petit bébé, descendirent sur le lieu de la catastrophe ; l'obscurité y régnait, le faux plafond décoratif était tombé, les fils d'électricité étaient dénudés et les extincteurs ne cessaient d'inonder le sol. Là-bas, étaient allongés des blessés et des tués au milieu de l'eau, l'odeur de l'explosif, la fumée, le brûlé et la vue des débris frappaient ceux qui arrivaient. Il est inutile de préciser que les blessés qui ne pouvaient pas lever la tête ont sombré dans la mort. Mon beau-frère et les autres qui étaient sur les lieux ont incliné les tables, vidé leurs contenus au sol, couché dessus ceux qu'ils trouvaient, et comme si les tables étaient des brancards, ils les sortaient de la pièce, revenaient... et ainsi de suite. Il se souvient tout particulièrement d'un homme qui, visiblement, avait déjà rendu l'âme, mais comme eux n'étaient plus capables de réfléchir, il tombait comme un sac de ciment, et eux le relevaient, et il tombait à nouveau...

Il est hanté par l'image d'un Juif ébahi, debout, avec une barbe et un chapeau, tenant dans ses bras une femme âgée qui ne portait plus que ses sous-vêtements. À l'extérieur, on entendit enfin les sirènes des ambulances.

Les quatre membres de la famille n'étaient pas restés ensemble.

Chacun courait et faisait ce qui se présentait à lui. À un moment, le second fils disparut, celui qui était revenu d'Europe, depuis peu, pour intégrer les rangs de l'armée. Il avait été en France dans un rassemblement international pour la paix où il s'était fortement attaché au groupe palestinien. De là-bas il était parti en Suisse pour y travailler, et on avait souvent tenté de le dissuader de retourner en Israël en cette période difficile, ce qui bien entendu lui fut impossible. Mais cet accueil douloureux pour un jeune si délicat était un coup terrible. Il s'était caché dans un coin pour pleurer, puis était revenu aider. Le jeune époux était allé chercher sa femme à ce moment-là.

Ainsi se déroule la vie dans un pays déchiré par la guerre. Les champs recouverts de tombes d'hommes, qui ne sont pas allés au terme de leur vie, fleurissent. Les pizzerias renvoient à des actes terroristes, les autobus renvoient à des actes terroristes, les restaurants et cafés renvoient à des actes terroristes, les marchés, bars, centres commerciaux, magasins de vente de falafels, aussi, rappellent des actes terroristes. De tout côté, nous trouvons des gens qui cherchent à assassiner de paisibles citoyens. Des roquettes sont tirées sur certaines régions sans avertissement, les enfants grandissent dans des craintes permanentes, et souvent on ne réagit pas, par peur de l'opinion publique du reste du monde.

J'ai demandé à un ami, poète et enseignant druze de Daliat El-Carmel, quel était son sentiment par rapport à la vie dans ce pays déchiré par la guerre. Les Druzes du Carmel et de Galilée servent tous dans Tsahal, beaucoup s'engagent même dans l'armée de métier, et nombre d'entre eux sont tombés pour la défense du pays. Par ailleurs, les Druzes qui vivent près de la frontière syrienne ne font pas le service militaire, et refusent même de posséder une carte d'identité israélienne.

Je suis arrivée à Daliat El-Carmel avant que Nabil Nasser El Din ait terminé de donner son cours, je me suis alors promenée au marché. Dans l'une des échoppes, le vendeur me montra sa marchandise mais ignora les épées en me disant « ceci ne vous

intéresse pas, vous, les juifs ». Le commerçant connaît bien ses clients, me suis-je dit en souriant, alors que dans le monde on essaie de nous faire passer pour des sanguinaires. En Europe, la chasse est un sport reconnu, les arabes, également, pratiquent la chasse, mais les juifs n'ont jamais fait cela, et collectionner des armes est une passion rare dans notre pays.

Lorsque Nabil se libéra, nous nous sommes rencontrés au café casher Chafik. Là-bas, nous avons entamé une discussion que nous avons poursuivie dans le train vers Tel Aviv, en chemin pour une réunion de l'association des écrivains. Nabil m'expliqua que, bien sûr, vivre dans cette tension était difficile, mais que c'était sa vie, et qu'ici se trouvait sa terre, sa patrie. Le grand cheikh de Syrie, leur avait affirmé, après la guerre d'indépendance, qu'ils étaient désormais citoyens israéliens, à tous égards. En effet, la veille, il avait conduit son fils à sa base militaire, à Har Dov, à la frontière de la Syrie et du Liban.

Je l'ai questionné à propos des Druzes qui habitaient là-bas : quel était leur sentiment ? Il me répondit que, hormis les pressions qu'ils subissaient de l'Est (Syrie), ils étaient, selon lui, très contents d'être des citoyens israéliens à part entière. Leurs familles sont toutefois divisées, et ils ne savent pas s'ils ne seront pas un jour « rendus » à la Syrie par un quelconque accord, et alors ils leur feront rendre gorge à cause de leur fidélité à Israël. Je me suis souvenue de l'un de mes professeurs druze du lycée. Il m'avait dit que les Druzes étaient un peuple possédant une baïonnette surmontée d'un drapeau blanc. La baïonnette est ancrée dans la terre, mais prête à être dégainée dès que nécessaire. Il habitait au pied du Golan.

Après quelques minutes, Nabil poursuivit en disant que le plus douloureux était les guerres dans le nord car de nombreux Druzes vivent en Syrie et en Libye. « Tu ne sais jamais si tu n'es pas en train de tuer un de tes frères ! » s'exclama-t-il.

L'émotion m'envahit. Combien le sort du peuple druze ressemble à celui du peuple juif dans toutes les générations ! Combien d'histoires, connaissons-nous, de soldats juifs combattant dans les rangs de telle ou telle autre armée, et tuant un soldat ennemi qui criera « Chéma Israël » en rendant l'âme.

J'ai aussi discuté avec Hussein, poète druze extrêmement doué, de Pékiïne, un ancien village de Galilée, où vit encore aujourd'hui une ancienne famille juive. Hussein est un homme de gauche, militant pour la paix. Un homme chaleureux et généreux. Il dit qu'il n'était pas facile d'être attaché à un peuple si opprimé et il parlait du peuple juif. Mais il parlait aussi de la répression des Druzes et des arabes (musulmans et chrétiens) au sein de la société israélienne. Une partie de ses terres lui a été confisquée, celles situées près des terres de Yossef Zenati (gardien de l'ancienne synagogue à Pékiïne), qui, elles, n'avaient pas été confisquées. Les terres sont certes rocailleuses et dures à travailler, mais il fut surtout contrarié par ce traitement injuste. Par ailleurs, il croit en la démocratie, et à travers elle, il a pu progresser. Il était embarrassé par cette conversation, à cause des sujets douloureux qui y ont été abordés. Nous sommes amis et nous œuvrons pour les mêmes objectifs, a-t-il dit. Il ne veut pas se polariser sur le passé mais plutôt envisager l'avenir et résoudre les problèmes des jeunes et ceux d'une paix globale. Dans le parti de gauche, il refusera qu'il n'y ait que des arabes. Nous devons tous être ensemble.

J'ai aussi pensé aux membres de la secte des Bahaï, des pacifistes qui avaient trouvé chez nous, un refuge, et je m'en suis réjoui. Non, le monde ne se souvient pas de ces choses-là, mais elles me réchauffent le cœur.

De manière générale, ceux qui croient en la paix raccommodent l'image, ils s'efforcent de refouler leurs douleurs et mettent l'accent sur les autres aspects plus positifs. Non parce qu'ils occultent et ignorent la souffrance, mais parce qu'ils mesurent les conséquences positives du processus démocratique, et ont des partenaires honnêtes et véritables, ici dans ce pays. Je sais bien qu'il y a de nombreux associés qui œuvrent pour la paix. Les souvenirs sont posés là, sous le regard de la scène, et on enduit de rouge de nombreux poèmes.

J'ai décidé de faire entendre aussi la voix particulière d'un écrivain arabe ayant vécu le massacre de Kfar Kassem, un homme d'âge mûr qui a participé au congrès des auteurs et poètes juifs et arabes qui s'est tenu à Baka El Garbia, ville arabo-israélienne, à la fin de

l'été dernier. Ce congrès, organisé par l'association des écrivains, dont le vice-président est un poète arabe musulman, Docteur Farouk Moessi, se déroula dans une université musulmane. À cette rencontre, participèrent, en plus des auteurs juifs, des auteurs arabes venant de tous les coins du pays, des Druzes du plateau du Golan, ainsi que cet homme, qui, dans le passé, avait beaucoup souffert. Tous les participants vinrent dans une optique de paix. Ces réunions ne rencontrent jamais d'échos dans le monde. Des photos de fraternité et de rapprochement ne créent pas de scoop, mais ce sont les véritables événements ! Malgré le fondamentalisme qui s'étend, malgré les décisions discutables des hommes politiques, et malgré la souffrance incommensurable causée à de si nombreux concitoyens, le peuple espère de manière concrète la paix, et œuvre pour cette cause ; c'est cela la vérité. Un élève de mon mari a développé un logiciel de traduction de l'arabe à l'anglais ; il s'est rendu à un congrès au Maroc même s'ils n'ont pas osé prononcer le nom de l'université israélienne d'où il venait et ont préféré dénommer l'université de Tel Aviv « l'université du Moyen-Orient ». Mais le fait est que les arabes de tous les pays du monde étaient fort contents d'échanger avec lui là-bas. Voici les nouvelles dont il faut se réjouir ! Il y a quelques années, j'étais assise à l'aéroport d'Amman, attendant l'avion pour Israël, à côté d'une palestinienne d'un certain âge. Nous avons discuté et exprimé notre espérance commune pour la paix. Il y a de l'espoir des deux côtés, et il est tellement dommage que la paix s'éloigne de plus en plus. Le jour de la fête de l'indépendance, j'ai rencontré Nadjah', mon ancienne voisine bédouine, dont la fille est en deuxième année de service civil dans un hôpital, car elle se sent concrètement concernée par l'existence de ce pays. Ce sont là les histoires vraies et importantes de ce pays, mais elles ne trouvent pas d'oreilles attentives à travers le monde.

Avant d'aborder le sujet d'Abdallah, je dirai quelques mots à propos du massacre de Kfar kassem. En tant qu'enfant, j'ignorais tout de ce terrible événement. Nous avons grandi avec le mythe de l'intégrité de nos soldats, et ce mythe est d'ailleurs certainement véridique. Mais dans ce cas précis, un carnage injustifié a été causé

par un chef stupide et cruel. Nous devions tout simplement décréter le couvre-feu sur les villages arabes en raison de la cessation de l'opération Kadesh, le 29 octobre 1956 (à cette même période, on craignait une action de diversion à la frontière jordanienne, et le couvre-feu avait pour but de protéger les habitants). L'annonce du couvre-feu qui devait prendre effet à dix-sept heures, ne fut diffusée qu'après seize heures, alors que les gens étaient encore au travail. Les hommes rentraient des champs sans rien savoir, et sur l'ordre du commandant Gabriel Dahan, l'armée tira sur eux, réalisant ce massacre. Au total, 49 hommes, femmes et enfants ont péri. Bien que l'ordre soit venu du commandant de Linki, le commandant de Dahan, dans les autres villages les chefs de patrouille ont ordonné à leurs soldats de ne pas tirer sur les civils innocents de leurs villages, et aucun homme n'a été touché.

Après une tentative de dissimulation, les coupables ont été jugés et condamnés à une longue peine de prison mais ils ont été libérés après trois ans par amnistie présidentielle. Les familles qui avaient perdu de leurs enfants ont été dédommagées. L'éminent poète Nathane Alterman a rédigé des écrits très critiques sur ce terrible carnage, et un spectacle qui traite de ce sujet a été monté au théâtre de la Bima.

Abdullah Raïd m'a rencontrée dans un café de Pétah Tikva. À mon grand regret, il s'est occupé de politique pendant tellement d'années qu'il m'était difficile de cerner sa voix intérieure. Nous avons parlé de longues heures des hommes importants qu'il avait rencontrés, et de leurs nombreuses conversations. Certes, il avait rencontré beaucoup de personnalités importantes et ses propos les avaient, bien sûr, amenés à réfléchir, mais sa voix était devenue une voix publique. Quand finalement il me raconta ce qui lui arriva lorsqu'il avait onze ans, au moment du massacre de Kfar kassem, le récit était déclamé. Sa voix dictait l'histoire. Il avait entendu l'annonce à seize heures pour le couvre-feu de dix-sept heures, avait vu un soldat dans un char lui faire un mouvement effrayant lui indiquant son désir de l'égorger, ainsi a-t-il dit, et avait couru

raconter à ses parents qui ne l'avaient pas cru mais l'avaient envoyé chercher tous ses proches des champs. Il avait couru, les avait appelés et tous s'étaient empressés de rentrer. Lorsqu'ils arrivèrent au village, alors qu'il attendait, terrifié, les adultes qui arrivaient sur leurs vélos, les soldats l'incitèrent à rentrer à la maison. Les proches suspendirent leurs vélos sur des cactus et sortirent leurs cartes d'identité comme d'habitude. Il entendit l'instruction « Fauchez-les », puis l'enchaînement de tirs, et les vit projetés par-dessus le cactus par la puissance des balles. Il courut affolé vers chez lui alors que les balles le poursuivaient encore sans l'atteindre. Voici l'histoire, me montra-t-il dans le livre qu'il me tendit. La voix de l'enfant, ses sentiments, avaient disparu.

Abdullah est un militant pour la paix, il œuvre en faveur d'un état palestinien, mais il n'hésite pas à dire, pleinement convaincu, que les kamikazes sont des hommes qui ont désespéré de la paix, et non des hommes qui auraient subi un lavage de cerveau et ont été programmés, chose pourtant prouvée et connue. Je n'ai pas entendu la moindre critique de sa part à propos de ces massacres, et ceci m'effraya au plus haut point.

Je lui ai demandé s'il lui arrivait de vivre une vie ordinaire, de penser à des choses du quotidien, de mettre de côté le passé, et les traumatismes. Abdallah, qui est père de onze enfants, dont deux préparent des doctorats et dont chacun évolue bien dans son domaine, me répondit que non, pas un jour ne passe sans qu'il ne se sente inférieur et persécuté. Je lui ai demandé s'il s'installera en Palestine quand celle-ci s'établira, et il répondit que non, c'est ici chez lui. Il m'a raconté qu'on le contrôle sans cesse aux barrages de sécurité. Aussi, lorsqu'il se rend à Geda pour faire des courses, on le fouille avec une minutie interminable pendant que les juifs israéliens passent sans problème. Je lui ai proposé d'aller avec lui afin d'en être témoin. Mon fils raconte que ses amis qui ont la peau plus mate sont aussi plus fouillés que les autres, ce sont les personnes les plus suspectes. J'espère vraiment que nous arriverons à une paix authentique, et que, alors, il pourra vivre chez lui tranquillement, sereinement, et sans fouilles sécuritaires. Mais je ne sais pas à quel

point il a essayé de résoudre le problème de la coexistence. Quelle est sa conception d'une véritable paix pour tous, à l'issue de cette journée ? Il m'est difficile de tout comprendre, bien que j'aie trouvé en lui un homme bon et de valeur. Nous nous rencontrerons à nouveau, je l'espère, et nous comprendrons davantage.

Il prit la route pour rentrer chez lui, et malheureusement, un accident de voiture atroce s'était produit au carrefour menant à son village. Des femmes et des enfants qui se trouvaient dans la navette vers le village ont été écrasés sous le poids d'un camion. Je me suis empressée de lui téléphoner pour le consoler, quel lourd tribut nous payons à la route, même plus qu'aux guerres...

Telle est la vie en Israël. Une vie dans laquelle des israéliens de toute couleur, tout style, et toute religion vivent ensemble et construisent un monde. Ils étudient dans des universités, les arabes munis d'un « passe » pour étudiants aux côtés des juifs. Ils circulent dans les centres commerciaux, et les restaurants, sourient et s'efforcent de refouler la difficulté. À chaque lieu ses difficultés, les grandes villes avec leurs dangers, l'Afrique avec ses risques, Israël avec ses dangers. Mais nous rêvons, et notre rêve est de résoudre notre crise et d'arriver à la compréhension et à la paix. Il y a des hommes des deux côtés de la crise. C'est de cela que nous rêvons. C'est à cela que nous aspirons. Il n'y a jamais eu de culture aussi majestueuse que celle qu'ont élaborée ensemble les juifs et les musulmans. Peut-être pourrions-nous mettre de côté l'hostilité, les idées révolues et le fondamentalisme, pour vraiment créer une collaboration constructive dans notre petit coin du Moyen-Orient. Ne sommes-nous pas des frères ? Si les palestiniens veulent un État sans souhaiter notre extermination, qu'à cela ne tienne, et que, de grâce, la paix réside entre nous.

### *Les Fleurs vampires*

Les fleurs vampires s'entraident  
Et crient 'Ar ! 'Ar ! Attaquons !

Ils s'attaquent à ma santé qui, en vérité  
Se dégrade beaucoup à  
Chaque morsure du ventre mou des  
Souvenirs.

Le temps ce boucher  
Le temps me transperce sur ses aiguilles  
Le temps me place  
Sur lui.

L'écume de la mer colle  
À ma peau salée  
Mes écailles, des écailles  
De l'ardoise, des tuiles de  
Pompéi je suis revêtue  
Je noue et je dénoue  
Des pansements faits de lambeaux de draps  
Imprégnés de souillure de Romain  
Sur les très anciennes blessures  
De ma nudité.

Retenue par la misère des temps  
J'observe, stupéfaite, sur le rivage  
Des bateaux qui ne sont jamais sortis.

Je défais et j'enveloppe dans des linceuls  
De sel, mes réincarnations qui ne  
Se reposent pas. Je m'enfonce dans le sable  
Vers des bras de pieuvres  
Pour qui Miguel fait le guet et qui  
Me font le guet, secrètement  
L'eau a toujours su me séduire  
Dans des éclats de splendeur  
Je comparais les poils de mes pieds à des plumes  
Des reflets du soleil

Je voyais dans l'agate des gouffres  
Je rêvais d'avancer sur une eau  
Infinie.

La conjonction du mois de Tamouz, les cieux d'Odesiex  
Sont clairs et pleins de constellations.  
Je suis venue me sanctifier dans les terres  
De combustion et j'ai trouvé une ombre fugitive  
Sous la forme d'une petite sirène maltraitée  
Aux nageoires desséchées, crucifiée  
À la proue de l'épave d'un bateau défoncé  
Des symboles sémites dont l'interprétation a depuis longtemps disparu  
De la mémoire d'un peuple dont l'oubli est un art  
Un torrent de vents bouillants vers  
Un horizon qui s'enfonce sans réponse  
Abandonné sur le rivage du Portugal.

Les traumatismes que j'ai subis dans le passé aident à comprendre ceux d'autrui. On peut tout utiliser pour le bien, c'est en cela que réside notre force. La colère est un sentiment à maîtriser. Je me souviens bien de ma première visite en Espagne, terre d'où ont été chassés les pères de mes pères en 1492, après que nombre d'entre eux aient été massacrés dans le pogrom de Séville en 1391, pendant la fête de Pessah. J'étais émue de voir le pays d'origine de mes ancêtres, mais, en arrivant, j'ai senti une sorte d'étranglement. Je n'avais jamais imaginé réagir ainsi. Mais à chaque endroit où je me rendais, je rencontrais des hommes qui ont montré un intérêt pour moi et au passé que nous avons en commun. Ainsi, ma douleur s'évanouit, et c'est comme si j'héritais à nouveau du berceau de mes ancêtres.

Dans ma recherche, je m'intéresse aux habitudes et aux traditions que les descendants des juifs, qui avaient été contraints à se christianiser, ont conservées. Je suis en contact avec des milliers de gens de tous les coins du monde. Cette relation est particulière, tant pour l'aspect recherche que pour l'aspect humain, qui est extraordi-



Dans le domaine des tourments. Alex s'est enfoncé sur mon cou  
Et la chaleur, le sang et la douleur  
M'ont fait résonner.

Dans la nuit, ce même ange frappeur a envoyé  
Une voix dans mon rêve qui disait « tu es une *tabula rasa* »  
Les secrets d'un prince, je murmure avec amertume  
Et mon œil gauche cherche une lettre  
Du livre de Job pour se concentrer sur elle.

Selon plusieurs acceptions le pays d'Israël est déchiré. Je ne connais aucun autre endroit où l'intolérance des non religieux par rapport aux pratiquants est extrême au point de conduire à une haine si profonde. Je suis personnellement opposée au lien entre la religion et l'État, qui existe ici. Mais il y avait dans ce pays un parti dont toute la plate-forme électorale était l'anti-religiosité. De mon côté, étant pratiquante, je subis l'inimitié d'étiqetée [religieuse] bien que je l'aie, en majeure partie, surmontée dans mes propres cercles, et que ceux qui me connaissent « me considèrent différente », mais le phénomène existe et m'afflige au plus haut point.

Nous avons toujours rêvé d'atteindre la paix, jusqu'à ce que nous devenions adultes. Il en est ainsi à chaque génération. Mais mon fils aussi a dû servir à l'armée. Il était très scrupuleux quant au respect de la population arabe au sein de laquelle il était forcé de se trouver. Il était contrarié quand il devait fouiller une maison où il ne pensait pas trouver de coupables, et il avait toujours une provision de chocolats et de bonbons pour les enfants. Des questions éthiques le préoccupaient sans arrêt, et ces mêmes débats préoccupaient aussi ses amis. L'armée est un service obligatoire pour nos enfants, et si leur santé le leur permet, ils sont envoyés au front. Qui est prophète et sait s'ils reviendront en paix, dans quelles situations ils se trouveront engagés, ce qu'ils seront obligés de faire, et quelles conséquences ce service aura sur le reste de leur vie ? Heureusement pour nous tous, il s'en est sorti avec une légère baisse de l'audition, seulement. Il garde ses secrets. Il ne peut pas

raconter ce qu'il a vécu, cela aussi est très traumatisant pour moi. Mais au moins, il n'a pas eu à tuer et j'espère qu'il n'aura jamais à le faire, ceci est notre consolation.

Je n'imaginai pas la difficulté que j'aurais à écrire ces mots. Pénétrer à nouveau mes souvenirs s'apparente à l'éruption d'un volcan. De traumatisme en traumatisme qui dormaient profondément en moi et apparaissaient de temps en temps à travers un poème ou à travers le seuil de ma conscience. Et voilà que le volcan brise toutes les digues, fait éruption sur mes rives et menace ma santé tranquille. J'ai besoin de réfléchir et de m'analyser sans anesthésie. Que la paix réside entre nous, entre les hommes, dans le monde. Que disparaisse la haine qui entrave notre volonté naturelle de vivre, construire, et de fleurir.

**Schulamith Chava Halévy**

(Traduit de l'hébreu par Guila Tolédano et David Banon)